

Sang d'encre

PREMIER ROMAN · Récit choral sur un thème romantique et inspiré.

PALE SANG BLEU,

d'Alizé Meurisse.

Éditions Allia. 144 pages,

9 euros.

« Tu n'incarnes rien. »
« T'es un stéréotype ! »
Comment s'embarquer dans l'écriture d'un roman avec ces présupposés-là ? C'est pourtant le défi que s'impose, pour sa première tentative, la très jeune Alizé Meurisse. L'apostrophe, évidemment, s'adresse à ses personnages, et c'est là le cœur du problème. Alors qu'il suffirait de les définir, de les caractériser de manière bien nette, bien repérable, puis de laisser faire sa veine narrative, elle s'avise d'une chose : êtres d'encre, sortis de son stylo bleu, ils ne sont que des voix dans un chœur dont on entend, tour à tour, une des parties. « Qui dit je dans un roman ? » se demande le lecteur. Tous ou personne, tous ou moi-même, répond Alizé Meurisse. Le récit est ainsi pris en charge par chacun des personnages, ce qui en soi ne constitue pas une innovation. Bien des auteurs ont voulu offrir des récits pluriels, polyphoniques, mais en général des points de repère étaient soigneusement disposés à l'attention du lecteur et, quand ce n'était pas le cas, la

ALIZÉ MEURISSE/ALLIA



Alizé Meurisse écrit avec une sensibilité frémissante et un sens du verbe aiguë, inventif.

confusion était passagère et limitée à quelques voix. Ici, c'est le texte dans son ensemble qui surgit de leurs prises de parole, juxtaposées au sein d'un même chapitre sans solution de continuité.

On a beaucoup parlé, en cette rentrée littéraire, de ce parti qui aurait pour effet de rendre difficile la lecture de ce livre, et il faut faire justice de cette critique. Passé les premiers moments de surprise, le lecteur ne sera pas plus dérouté que ça. S'apercevoir que, d'un paragraphe à l'autre, le point de vue a

changé, qu'on est passé du masculin au féminin déconcerte, il est vrai, mais très vite la commutation d'une voix à l'autre se fait toute seule. C'est que le récit est clair, et va même dans le sens des stéréotypes appelés par l'auteur au début de l'ouvrage. Mannon et Charles, son frère, doivent se débrouiller sans leur mère, internée en HP. Elle travaille dans un bar où elle rencontre Johnny, garçon coiffeur en rupture de salon, un peu indic, un peu truand, un « demi-sel », comme on disait dans les an-

nées cinquante. C'est cette « atmosphère » de films en noir et blanc, de Piaf et Prévert, qui porte ce récit romantique à souhait. Pas de parodie ni de second degré poisseux. Alizé Meurisse écrit avec une sensibilité frémissante et un sens du verbe aiguë, inventif, digne des qualificatifs de « réalisme poétique » revendiqués par ses devanciers. Ces références seraient écrasantes si ce texte n'avait pas la solidité de ceux qui tiennent debout tous seuls. À chaque page, les trouvailles verbales passent sans frimer, car l'émotion est là. Amusés, inquiets, on ne lâche pas ce livre dur et tendre que l'on quitte avec optimisme : on n'en a pas fini avec la littérature.

Alain Nicolas